

RITES ET SYMBOLES

Un prêtre avait, parmi ses amis, un intellectuel marxiste avec lequel il avait fait de la résistance, dans les années 1943-1944. La femme de cet intellectuel meurt à la suite d'un long cancer. La date de l'enterrement est fixée, mais, évidemment, sans aucune cérémonie, même pas de fleurs ni de couronnes. À l'heure dite, les membres de la famille et les proches amis, dont ce prêtre en civil, se retrouvent à la porte du cimetière. Le mari est déjà près de la tombe, marchant nerveusement de long en large, en tenant ses mains derrière son dos. Il s'arrête soudain, fait volte-face, vient rejoindre famille et amis et leur dit ces simples mots : « On ne peut pas ne rien faire ! »



Protocole établi, rite bien assimilé, symboles... Tout y est ! (Funérailles de la princesse Diana, août 1997).

adulte (le mariage), le passage de la vie à la mort (les funérailles et la sépulture).

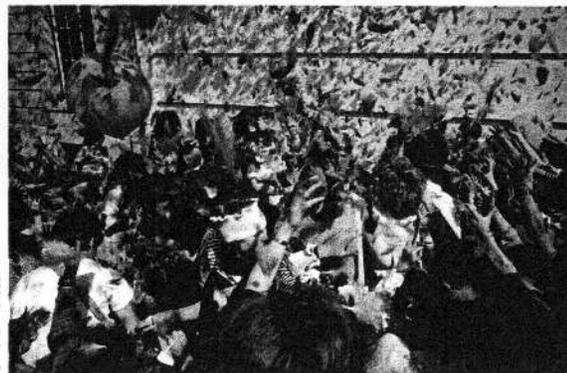
Des jeunes parents qui viennent demander à l'Église le baptême de leur enfant ont en eux ce désir de célébrer cette naissance, d'une façon qui n'est exprimable que par des rites. Van der Leeuw, un autre anthropologue, a écrit : « Dans l'histoire des religions, Dieu est un tard venu. » Sur ces 100 000, Abraham n'a, en effet, que 3800 ans et Jésus, 2000 ! Nos jeunes parents n'ont peut-être pas une foi aussi ferme que l'Église le souhaite, mais ils ont en eux un désir de ritualiser qui a des dizaines de milliers d'années et qui est, par le fait, éminemment respectable. La pastorale ne doit pas l'oublier.

RÉHABILITER LE RITE

Pour des raisons complexes, dont il est impossible ici de faire l'histoire, mais dont on peut mentionner quelques éléments de contexte, le rite a été déconsidéré, voire négligé, durant plusieurs dizaines d'an-

nées, par une part importante de prêtres et de laïcs de l'Église occidentale française, allemande et anglo-saxonne. On a même prôné un christianisme qui soit une « foi sans religion » !

Il est vrai qu'un excès de ritualisme rubrical dans la liturgie avait largement conduit à cette dévalorisation. Soit à cause d'une trop grande rigidité dans la mise en œuvre des rites qui finissait par rendre insupportable tout ce qui était réglé ; soit par le fait que les fidèles en étaient quasi totalement exclus, se réfugiant alors dans des dévotions privées (tout aussi rituelles, mais d'un autre ritualisme). La plupart, fidèles et prêtres, ne pouvaient alors pas mesurer combien la participation aux rites de la messe (à la liturgie, en un mot) était capable de nourrir leur vie de baptisé. C'est contre cet état de fait que se leva le Mouvement liturgique, à la fin du siècle dernier, qui



Aujourd'hui encore, les hommes et les femmes ont besoin de rites, de fêtes.

conduisit à la simplification des rites lors du dernier Concile.

Dans le même temps, entre les deux guerres mondiales, émergeait un très remarquable renouveau de l'activité mis-

sionnaire de l'Église, pas seulement en Afrique ou en Asie, mais dans les différents milieux de vie français déchristianisés (voir les mouvements d'action catholique, la Mission de France, les prêtres ouvriers, etc.). Ce développement très heureux de la mission, qui tentait de tenir compte de la nouvelle donne sociale, n'a sans doute pas pu être accompagné comme on le souhaitait alors par un développement missionnaire de la pratique liturgique. Cela a pu conduire bon nombre à opposer, de manière dommageable dans ses conséquences actuelles mais compréhensible à l'époque, le culte à la mission. Et, pour certains, la liturgie ne fut évidemment pas abandonnée, mais placée au second plan.

Le concile Vatican II, en demandant, après le pape Pie X¹, de restaurer la liturgie et de la débarrasser de tout ce qui l'encombra, pour revenir à la simplicité des rites, n'a pas pour autant réussi à réhabiliter immédiatement le rite. Des prêtres en ont rejeté toute idée avec l'excès de ritualisme qu'ils avaient connu, dans le même mouvement que celui de mai 68, rejetant tout ordre établi trop marqué. D'autres, qui avaient heureusement privilégié la mission, la proximité des gens, et qui avaient négligé le culte, n'ont pas perçu le changement considérable apporté par la réforme conciliaire. Certes le rite de

l'eucharistie est resté globalement le même, mais sa mise en œuvre est devenue tout autre parce que l'esprit a changé : il s'agit désormais de « participation pleine,

1. « Que cet édifice liturgique apparaisse de nouveau dans la splendeur de sa dignité et de son harmonie, une fois nettoyé des enlaidissements dus à l'âge » (moto proprio *Abhinc duos annos*, 1913).

« Cette restauration [de la liturgie] doit consister à organiser les textes et les rites de telle façon qu'ils expriment avec plus de clarté les réalités saintes qu'ils signifient, et que le peuple chrétien, autant qu'il est possible, puisse facilement les saisir et y participer par une célébration pleine, active et communautaire. » (Constitution sur la sainte liturgie n° 21.)

« Les rites manifesteront une noble simplicité, seront d'une brièveté remarquable et éviteront les répétitions inutiles ; ils seront adaptés à la capacité des fidèles et, en général, il n'y aura pas besoin de nombreuses explications pour les comprendre. » (CSL n° 34.)

consciente et active des fidèles » à la liturgie, « source et sommet de la vie chrétienne ». C'est-à-dire, d'une célébration directement « branchée » sur la vie des gens et capable de nourrir cette vie.

Les fêtes, les rites et les symboles rejoignent ce qu'il y a de plus profond dans l'être humain. Si l'on dit : « La liturgie, ce n'est pas la vie », c'est comme si l'on disait : « La vie d'une famille, c'est tous les jours, sauf le jour de Noël ou de la fête des mères ! », ce qui serait un comble.

On peut considérer, à juste titre, que la réforme liturgique du Concile fut très bien accueillie dans l'ensemble, mais avec deux réserves dont la seconde n'est pas forcément consciente.

1. Les liturgistes ont répondu aux demandes du Concile pour réviser les livres liturgiques en mettant l'accent sur les célébrations communautaires, sur la participation active, sur la simplicité des rites, etc. Cependant, ils n'ont peut-être pas mesuré combien « toucher aux rites », c'est « jouer avec le feu » ! Les

changements assez considérables ont perturbé fidèles et prêtres. Ce qui a conduit certains, soit à une nostalgie d'un passé idéalisé, soit à une pratique



Assemblée eucharistique à l'église d'Amettes (62).

liturgique débridée et déritualisée, dans laquelle le rapport avec le Tout-Autre n'est plus guère signifié.

2. La tendance fut majoritairement de s'occuper de la langue qui devenait le français, mais en négligeant les rites et, surtout, la façon de les accomplir ; et puisqu'ils étaient simplifiés, on pensait que ça ne posait pas de problème, que ça allait de soi. Or, il ne va pas du tout de soi que l'on puisse dire « le Seigneur



© Marcel Cizey/Cinç

Baptême à l'église Saint-Laurent (Annecy-le-Vieux, 74).

soit avec vous », comme l'on disait « *Dominus vobiscum* » ! Il s'en est suivi – et nous y sommes encore –, ce que Jean-Yves Hameline appelle « un déficit cérémoniel ». Attention ! Le « cérémoniel » n'est pas le pompeux, ni le scrupuleux, ni le pontifiant. La Constitution sur la sainte liturgie de Vatican II, a eu, en son numéro 34, une heureuse formule : « Les rites manifesteront une noble simplicité. » La noblesse sans la simplicité, c'est le pontifiant ! Mais la simplicité sans la

noblesse, c'est la platitude et la banalité.

On a donc compensé la faiblesse du rite par l'inflation du discours. Mais expliquer que l'eau est le lieu de notre naissance à la vie de Dieu, en ne versant que trois gouttes d'eau sur le front d'un enfant, ne dira jamais que le baptême nous plonge dans la mort du Christ pour que

nous ressortions ressuscités avec lui. On vérifie ici le célèbre adage :

**La liturgie fait ce qu'elle dit ;
elle ne dit pas ce qu'elle fait.**

Or, le verbe grec *baptizein* signifie « plonger ». Il ne faut pas le dire ; il faut le faire. Le rite n'explique pas, il opère.

Il faut donc réhabiliter le rite, mais qu'est-ce que cet acte humain qui a, en nous, cent mille ans ?

CLAUDE DUCHESNEAU.

Parce qu'il s'adresse à l'être humain tout entier (à son désir, à sa mémoire, à son corps, notamment à ses cinq sens) et non pas seulement à son intellect, le rite fonctionne beaucoup plus au niveau des « signifiants », c'est-à-dire de ce qu'il donne à voir, à entendre, à toucher, à sentir, à goûter, que des « idées ». Voilà pourquoi la première loi de la liturgie peut s'énoncer ainsi : « Ne dites pas ce que vous faites, mais faites ce que vous dites. » Les Écritures sont parole de Dieu ? Commencez donc, non pas par le dire, mais par le montrer : que le livre ait du « volume », qu'il soit beau, qu'on ne le prenne pas en main comme n'importe quel « bouquin » ! L'eucharistie est un partage ? Que le prêtre commence donc par le montrer : qu'il ne consomme pas à lui seul l'hostie qu'il vient de partager ! Le baptême est une plongée dans la mort avec le Christ ? Ne nous contentons donc pas de verser trois gouttes à peine visibles !

LOUIS-MARIE CHAUVET

(Partie prenante, Revue des équipes enseignantes, juin-juillet-août 1995).

LA FORCE DU RITE

LE MOT « RITE » ET CE QU'IL DÉSIGNE

Le mot « rite » dérive de la racine indo-européenne *R'tam*, qui signifie l'ordre, et même, plus précisément, la mise en ordre. Dérivent de la même racine les mots « arithmétique » (la mise en ordre des nombres), « rythme » (la mise en ordre de



Fête de la moisson à Provins.

la durée) et « art » (la mise en ordre des sons dans la musique, ou des formes et des couleurs dans l'art plastique). Mais quelle est la mise en ordre qu'opèrent les rites ?

Il s'agit avant tout d'une mise en ordre des personnes avec le cosmos selon les rythmes du temps.

– Les saisons. Il n'est pas innocent que la Toussaint soit une fête d'automne, que Noël tombe au solstice d'hiver, lorsque le soleil recommence à faire augmenter la durée du jour, et que Pâques vienne au moment du printemps où tout renaît dans la nature. Les couleurs liturgiques font aussi partie de cette mise en ordre dans le rapport qu'elles expriment visuellement

entre les saisons et les temps liturgiques.

- Les semaines. Le cycle solaire de l'année est réparti en semaines qui sont lunaires et se terminent par le *shabbat* (samedi). Malgré la récente pratique du lundi comme début de semaine et le mot week-end (fin de semaine), c'est bien le dimanche, comme jour du Seigneur (*domenico, domingo*, dimanche : seigneurial), qui est, et demeure, le premier jour de la semaine (voir les quatre évangiles à la Résurrection). C'est donc le jour anniversaire du début de la création du monde, que Dieu le Père crée la vie au-delà de la mort, en ressuscitant son Fils.
- Le jour et la nuit ou la lumière et les ténèbres.

« La ténèbre pour toi n'est pas ténèbre, et la nuit comme le jour est lumière »
(Psaume 138, 12).

- La veillée pascale est l'activité liturgique la plus marquante du couple lumière-ténèbres. Mais aussi, chaque jour, les offices de la liturgie des Heures, de laudes à complies en passant par vêpres. Sans oublier que le Verbe est la vraie lumière que les ténèbres n'ont pas reçue (voir Jean 1, 1-5).
- Le haut et le bas. « Notre Père qui es aux cieux... » ; « Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur... » ; et puis s'incliner, s'agenouiller, lever les bras... « Élevons notre cœur. »

- Les rites de passage. Les rites qui célèbrent le passage d'un état de vie à un autre sont la manifestation de l'insertion de l'être humain dans le cosmos : naissance-baptême ; adolescence-profession de foi ; âge adulte-mariage ; mort-funérailles.

À QUOI SERT LE RITE ?

La nature du rite comme mise en ordre à l'égard du cosmos constitue son cadre, mais n'est pas encore dit son fondement en l'homme et son objectif, car tout rite est une suite ordonnée de gestes ayant un objet visé. Il faut savoir si, à la fin d'une célébration de baptême, l'enfant, le catéchumène, est baptisé ou non. Il faut savoir si, à la fin d'une célébration de mariage, les fiancés sont mariés ou non.

• Une stature personnelle

Le rite a d'abord pour fonction de donner à la personne (ou au groupe) qui en est le sujet une stature personnelle.

C'est le grand médecin pédiatre et psychanalyste Winnicott († 1971) qui a le mieux établi le fondement de la mise en route, chez l'homme, du phénomène de la ritualisation. Ce phénomène commence très tôt dans l'existence de l'être humain, puisque le processus de ritualisation se met en route lors du rite de l'endormissement du bébé. (*N.b.* On prendra ici le cas le plus favorable, c'est-à-dire celui où papa et maman sont là, sans réunion à 20 h 30, ni soirée chez des amis !)

Le rite de l'endormissement

Voici, alors, à peu de chose près, comment se déroule ce rite (avec, bien sûr, des variantes possibles) : avertissement affectueux – prise dans les bras – caresses – baisers – mots affectueux – marche et balancement – chanson berceuse – arrêt devant le berceau – caresses et baisers – pose dans



© Béatrice Petit

le berceau – affaiblissement de l'éclairage – mots affectueux – caresses et baisers – chanson – boîte à musique... prise de « l'objet transitionnel » (un bout de quelque chose, inanimé, inerte : bout de laine, chiffon, peluche, drap, couverture... « première possession non-moi ») – éloignement – rupture – et... endormissement !

Plusieurs remarques s'imposent.

1. Même s'il y a, dans un rite, un geste rituel spécifique (baptiser, consacrer, réconcilier...), le rite est toujours un itinéraire. Le geste rituel (embrasser la maman en lui offrant un cadeau au dessert du repas de la fête des mères) a toujours un avant qui le prépare et un après qui le conclut.
2. Nous avons dit du rite qu'il était « une suite ordonnée de gestes ayant un objet visé ». L'objet visé est ici, évidemment, l'endormissement du bébé. Mais cet objet visé n'est accessible que par cette suite ordonnée de gestes. C'est dans ce sens qu'aucun itinéraire liturgique de célébration n'échappera, s'il veut atteindre l'objet visé (baptême, eucharistie, mariage, funérailles...), à une suite précise de gestes ordonnés : faire-part, cloches, chant d'entrée, procession d'entrée, signe de croix, mot d'accueil, etc. (à la différence – qu'on nous permette cette boutade ! – que l'on espère que les

fidèles ne s'endormiront pas... à l'homélie!).

3. Venons-en à ce que Winnicott appelle «l'objet transitionnel». C'est cette petite chose indéfinissable (un grigri!) qu'il ne faut surtout pas oublier lorsqu'on va coucher chez les grands-parents! Personne ne peut dire à l'avance ce que ce sera ; c'est l'enfant qui se l'approprie : c'est sa «première possession non-moi».

Par l'itinéraire rituel de l'endormissement, l'enfant sait (pressent) qu'on l'emmène au berceau, que la lumière va baisser et surtout que la mère va le quitter et donc qu'il va être seul. C'est pour lui une menace angoissante. C'est pourquoi il va accomplir le geste rituel de se saisir de l'objet grâce auquel il sera moins seul, car cet objet jouera le rôle de symbole de la mère absente (nous examinerons le symbole plus loin dans ce dossier). Ainsi, l'enfant «transite» (d'où le qualificatif «transitionnel»). Il transite de la chaude présence de la mère à l'acceptation de la froide réalité de son absence. C'est un rite de passage par lequel l'enfant acquiert son autonomie, c'est-à-dire la capacité d'être seul dans le monde, face au monde. C'est un rite de passage, un transit, de la subjectivité à l'objectivité (en termes plus savants, on dira : de l'imaginaire au symbolique).

Or, «on transite toute la vie», dira Winnicott. Ce sont alors la culture, la religion, l'art, le jeu qui deviendront objets transitionnels permettant à un individu d'acquiescer ou de renforcer sa stature personnelle au sein de la société.

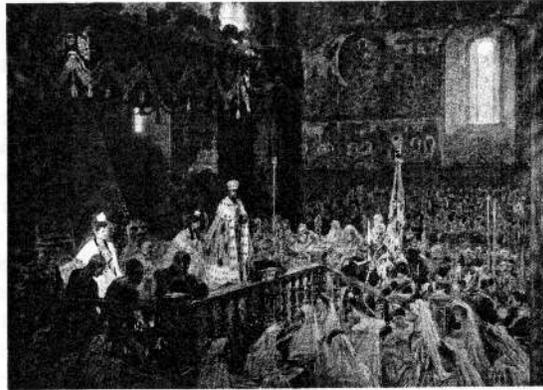
• Une identité sociale

Une série d'observations du processus rituel va maintenant nous permettre de

mieux saisir comment le rite confère ou conforte l'identité sociale d'un individu.

Le rite est une opération sociale

On ne se salue pas tout seul ; on ne trinque pas seul ; on ne se baptise pas... D'autre part, ce n'est pas un sentiment ou une idée, mais une action, et pas seulement des mots. C'est pourquoi, il ne suffit pas de dire : «Je crois» pour être baptisé.



Le couronnement du tsar Nicolas II par Tuxen.

Une opération programmée

Le rite a un rituel, un code, un cérémonial... Puisqu'il vise un objectif, il doit avoir un itinéraire prévu d'avance (une sorte de carte routière) qui indique comment atteindre cet objectif et si, à la fin, il a été atteint ou pas. C'est, par exemple, la bonne observation du rituel du baptême qui dira, à la fin de la célébration, si tel individu, enfant ou adulte est baptisé ou non.

Une opération répétitive

Il faut que soit manifesté extérieurement que le 14 juillet est bien le 14 juillet, et non pas le 11 novembre ou le 8 mai. Des éléments peuvent varier plus ou moins (cette année, c'est tel

régiment qui défile, pas tel autre qui a défilé l'an passé), mais la structure générale de la fête est stable. Chaque année, on répète le schéma : bal populaire, défilé militaire, feu d'artifice, etc. Par ailleurs, puisque le rite a un objet visé, il faudra le répéter chaque fois que l'on voudra atteindre le même objectif. On n'est baptisé qu'une seule fois, mais il faudra (moyennant les adaptations possibles : lectures, chants, mots et monitions, etc.) répéter le même schéma rituel chaque fois que l'on voudra que quelqu'un soit baptisé.

Avec des éléments matériels et sensibles

Cette opération sociale qu'est le rite utilise toujours un ou plusieurs éléments matériels et sensibles : lumière, eau, feu, musique, chant, gestes, tenues, mots rituels (le «je te baptise...» ou le «oui» du mariage). Ces éléments matériels et sensibles sont, alors, des symboles (voir plus loin).

Ainsi, par la mise en œuvre de ces

objets et gestes symboliques, utilisés dans une opération programmée et répétitive, un individu (ou un groupe) accède à un «être autrement» qui l'incorpore à la société ou à un groupe social particulier : l'Église, la nation... (voir l'Église qui est le corps du Christ, le corps médical, l'incorporation dans l'armée...) en lui conférant (naturalisation, baptême, prise d'habit...) ou en renouvelant (fête des mères, messe du dimanche...) son identité sociale.

Le rite peut paraître «vieillot», parce qu'il est programmé et répétitif, mais il est le même pour tous et l'observance de son rituel préserve des abus de pouvoir, volontaires (voir les gourous) ou inconscients («je pense que ce serait mieux pour eux!»).

Le rite est conservateur, mais il est démocratique : l'encensement est le même pour le clochard que pour le président de la République.

Sans lui, aucune vie sociale (aucune vie relationnelle) ne serait possible, aussi bien civile que religieuse.

CL. D.

La finalité des rites

Ils expriment et scellent le lien entre les partenaires d'une alliance commune. Impossible d'échapper à la ritualité (sauf à constituer des contre-rites pour fuir ou protester contre les rites d'une institution, par exemple). Ils constituent une nécessité vitale. Leur finalité est riche et diversifiée. Ils conjurent l'angoisse, sécurisent et rassurent, en offrant des modèles de comportement devant des situations inédites, la mort d'un proche, par exemple. Ils maîtrisent et organisent la durée pour résister à l'usure du temps qui dégrade la mémoire, et à cet inexorable manteau de l'oubli qui estompe les souvenirs. Ils visent à sauvegarder ou à restaurer l'ordre social menacé par les changements et les nouveautés inévitables qui font irruption dans l'existence des membres du groupe et risquent d'affaiblir ou de déstabiliser la vie du groupe lui-même. Ils canalisent la violence quand elle surgit dans des conflits menaçants, offrant une panoplie de conduites de dérivations pour éviter le meurtre ou la destruction préjudiciables à tous. Ils gardent vive la mémoire des origines. Dans la Bible leur est assignée cette finalité première de rappeler et d'actualiser l'événement fondateur du Peuple : l'Exode dans l'Ancien Testament ; la Pâque du Christ dans le Nouveau. (...)

MICHEL SCOUARNEC

(Partie prenante, Revue des équipes enseignantes, juin-juillet-août 1995.)

LE JEU DU SYMBOLE

Le symbole est une des réalités les plus riches, mais aussi les plus complexes, de l'existence humaine. Il joue du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit, de la sensibilité et de la mémoire. Il joue des cinq sens et du sens... Tentons une marche d'approche de ce qu'il est et de ce qu'il fait.

L'ORIGINE DU MOT ET SA PREMIÈRE UTILISATION

Le mot «symbole» vient du grec *sum-balein* qui signifie : «mettre avec», «rassembler» (son exact opposé est le *dia-bolos* qui divise!).

Le symbole était un procédé utilisé dans l'Antiquité par deux villes ou pays alliés. On cassait en deux une pièce ronde en terre cuite et chaque ville en possédait une moitié. Lorsqu'une ville avait un message à communiquer à son alliée, elle donnait sa moitié au messager qui portait la nouvelle et si, à son arrivée dans l'autre ville, la moitié que le messager tenait se «rassemblait» bien avec l'autre, on était sûr que ce messager venait de la ville alliée et n'était pas un espion.

Le symbole n'est donc pas seulement l'objet, même si on le dit et pense (le drapeau est le symbole de la patrie!). En réalité, il est ce que l'on fait avec l'objet. L'eau n'est pas forcément symbole de vie : elle peut provoquer la mort par noyade. Un morceau de pain n'est pas forcément un symbole du sacrement de l'eucharistie : il peut n'être qu'un sandwich! En revanche, si l'on prend de l'eau, qu'on la met dans un bénitier et qu'on asperge avec elle une assemblée dans une église, en chantant «J'ai vu l'eau vive, jaillissant

du cœur du Christ...», l'eau devient alors symbole du baptême qui fait renaître dans le Christ. Peut-on expliquer comment l'on passe de l'élément matériel à sa capacité à devenir la matière d'un symbole, ou mieux : d'une action symbolique?

SIGNES ET SYMBOLE

En résumant, on peut dire qu'il y a trois sortes principales de signes. Prenons l'exemple de la fumée dont on dit qu'il n'y en a pas sans feu.

- Une fumée qui sort d'une cheminée indique qu'on fait du feu dans la maison : c'est un signe naturel, comme la trace de pas. L'homme ne l'invente pas et ne peut l'éviter, même si, après, il canalise la fumée ou efface les traces.
- Une fumée blanche qui sort de telle cheminée du Vatican indique qu'un pape est élu. C'est un signe conventionnel, un signe codé, comme dans le code de la route. Il est donc inventé par l'homme, en tant que code.
- Une fumée qui sort d'un encensoir dans une église manifeste que la prière des fidèles monte vers Dieu. C'est un signe symbolique.

Que s'est-il passé du premier et du deuxième signe au troisième qui devient un symbole?

1. Les trois signes ont pour base une réalité matérielle, la fumée, qui révèle l'existence d'une réalité qu'on ne voit pas : le feu, le pape, la prière.
2. Dans les deux premiers, la réalité qu'on ne voit pas est concrète : le feu et le pape.
3. Mais dans le troisième, la réalité qu'on ne voit pas n'est pas concrète ; elle est

abstraite ou inaccessible aux sens. Et c'est cela le symbole, ou mieux : l'action symbolique. C'est se servir d'une réalité matérielle pour rejoindre une réalité immatérielle. La réalité matérielle, en passant par l'un des cinq sens, permet de rejoindre une réalité insensible : la patrie, la justice, la prière, la foi, la présence réelle du Christ...

Il y a symbole parce que l'élément matériel permet à l'esprit de l'homme de savoir présent, existant, quelque chose (quelqu'un) qui n'est pas accessible aux sens. Le symbole permet à l'homme de rassembler son psychisme et une réalité insensible. La prière ne se voit pas. Seul Dieu la sait. Mais c'est par des actions symboliques comme l'encensement ou l'agenouillement ou la récitation de textes, que l'on pourra, non pas la saisir puisqu'elle est insaisissable, mais savoir qu'elle existe.

LA FONCTION SYMBOLIQUE

Mais comment l'être humain acquiert-il cette capacité de savoir qu'existe ce qu'il ne voit pas, n'entend pas, ne touche pas, ne sent pas?

C'est le résultat d'une expérience qui est faite dès les premiers mois de la vie d'un bébé. Nous l'avons déjà rencontré avec l'objet transitionnel dans le rite de l'endormissement. Mais un autre grand psychanalyste nous aide à aller encore plus loin. C'est un peu ardu, mais c'est passionnant.



Art, un langage symbolique dans une culture donnée.
Alléluia des champs, 1955, Manesier.

Cette expérience dépend de la progressive perception du langage, d'une part, et de l'image d'autre part, par le bébé de quelques mois.

• Le langage

Pour le tout petit bébé, tout est lui ; il n'y a que lui. Il est en état d'indivision avec sa mère (et avec le monde!) : le sein, c'est lui ; l'agrément de la toilette, c'est

Le symbolisme de l'eau du baptême

L'eau, signe naturel de purification et de croissance, accède au rang de symbole lorsqu'elle est utilisée comme moitié matérielle (le signifiant) de la réalité immatérielle de la grâce sanctifiante (le signifié) que l'homme ne peut appréhender que par l'opération rituelle du baptême qui permet leur rassemblement, c'est-à-dire la présence de l'une (la grâce) par l'autre (l'eau).

lui... Tout est lui, mais il entend les autres, et surtout son père et sa mère.

Or, en écoutant son père et sa mère, l'enfant découvre qu'il n'y a pas que du « je » et du « tu » : il y a du « il » ! Le « je » est celui de la mère se désignant : « Je vais te donner ton biberon. » Le « tu » est celui de la mère parlant à l'enfant : « Tu vas finir ton biberon. » Mais il y a aussi du « il », c'est celui du



Le rite du baiser qui marque l'union de deux êtres.
Quel symbole !

père parlant de l'enfant à la mère : « Est-ce qu'il a bien pris son biberon ? » Ce « il » va peu à peu permettre à l'enfant de faire l'apprentissage qu'il y a de l'autre que lui et sa mère, qu'il y a du réel autre que lui.

• **L'image**

En même temps, une autre expérience, que Lacan appelle « le stade du miroir », va aboutir au même résultat. La toilette de l'enfant est un moment où intervient beaucoup, surtout lorsque tout est fini, le jeu de la mère avec l'enfant devant le miroir.

- Dans un premier stade, l'enfant découvre l'image. La mère lui dit, en mettant son index sur le nez de l'image : « À qui c'est ce petit nez ? » Puis, elle met son doigt sur le nez de l'enfant et lui dit : « C'est à toi ! » L'image, c'est donc lui.
- Dans un deuxième temps, une différence apparaît. La surface du miroir est plate, alors que son visage a du relief. L'image, ce n'est donc pas lui.
- Dans un troisième temps, il découvre que l'image reflète ce qu'il fait : lorsqu'il lève le bras, le bras se lève sur

l'image, ou lorsqu'il rit... L'image, ce n'est donc pas lui (d'ailleurs, l'image inverse la droite et la gauche), mais c'est « son » image. Il y a donc quelque chose qui lui ressemble, mais qui n'est pas lui. Là aussi, comme avec le langage, l'enfant apprend qu'il y a de l'autre que lui, que lui n'est que lui, que le reste constitue la réalité d'un monde en dehors de lui. De plus, la mémoire de son image lui permet de se représenter, même s'il n'est pas devant le miroir.

La fonction symbolique est la capa-

Un exemple biblique de symbole dans le livre de Tobie (5, 1-3)

Tobias répondit à son père Tobit : « Je ferai, père, tout ce que tu m'as ordonné. Mais comment pourrai-je lui (à Gabaël) reprendre cet argent, alors que ni lui, ni moi ne nous connaissons ? Quel signe lui donner pour qu'il me reconnaisse, qu'il me fasse confiance et me donne l'argent ? »

... Tobit répondit alors à son fils Tobias : « Il m'a signé un acte, je l'ai contresigné, je l'ai partagé en deux pour que nous en ayons chacun une moitié et j'ai mis la sienne avec l'argent. »

citée que possède l'homme de savoir qu'il y a du réel distinct de lui, autre que lui, et de se le représenter même s'il est absent de sa perception. La fonction symbolique rassemble la subjectivité de l'individu et l'objectivité du réel, du monde.

Et Dieu que « personne n'a jamais vu » (Jean 1, 18) n'est-il pas le Tout-Autre ? Comment pourrions-nous le rejoindre vraiment sans symboles ?

LES DEUX MOITIÉS

Dans son ouvrage : *L'Imagination symbolique* (Gallimard, p. 9), Gilbert Durand dit que « le terme qui signifie symbole implique toujours le rassemblement de deux moitiés ». Moitié ! C'est, dans le langage populaire, ce qu'autrefois un homme disait de son épouse : « Ma moitié ! »

Et Dieu dit, dans le livre de la Genèse : « L'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un » (Genèse 2, 24).

Ils sont bien deux. L'un n'est pas

l'autre ; l'autre n'est pas l'un. L'un est l'autre de l'un, et dangereuse est la fusion où l'on croit que l'autre est « comme moi » ! Ils sont bien deux, mais ce sont des moitiés. Ils ne deviennent un qu'en se rassemblant. Quel admirable symbole que le mariage !

Mais à la citation de la Genèse qui vient d'être faite, saint Paul ajoute : « Ce mystère est grand : je le dis en pensant au Christ et à l'Église » (Éphésiens 5, 32). Ainsi, l'homme et la femme s'épousant deviennent, à leur tour, le symbole de ces deux autres moitiés qui ne font plus qu'un : le Christ et l'Église. Quel admirable symbole de l'union du Christ et de l'Église que le sacrement du mariage !

Tout sacrement est une action symbolique où Dieu nous fait la grâce de nous mettre (ou remettre) en communion avec lui, au point que nous ne faisons plus qu'un en son Fils Jésus, le Christ. Par les sacrements, Dieu nous rassemble à lui.

Cl. D.

DIEU : JAMAIS SANS MÉDIATION

La Bible nous révèle que Dieu « que personne n'a jamais vu » (Jean 1, 18) se manifeste pourtant à l'homme, mais jamais sans médiation.

- Adam et Ève : le jardin, l'arbre (Genèse 2, 17).
 - Noé : l'arc-en-ciel (Genèse 9, 12).
 - Abraham : le chêne de Mambré et les trois hommes (Genèse 18, 1).
 - Jacob : l'échelle (Genèse 28, 12).
 - Moïse : le buisson ardent (Exode 3, 3).
 - Élie : un ange, une galette, de l'eau, la brise (1 Rois 19).
 - Isaïe : les séraphins, la braise (Isaïe 6).
 - Achaz : lui... ne veut pas de signe ! C'est Dieu qui en veut pour lui (Isaïe 7, 10-15).
 - Zacharie : un ange du Seigneur (Luc 1, 26).
- Enfin, le signe par excellence que Dieu envoie aux hommes : son propre Fils.
- « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1, 18).
 - « Il est l'image du Dieu invisible » (Colossiens 1, 15).
 - « Il est médiateur d'une nouvelle alliance » (Hébreux 9, 15).